

MARIANNIC

PAR ANDRÉ THEURIET

(Suite)

Un banquier de New-York engagea le peintre à venir avec lui aux Etats-Unis, en lui promettant qu'il y serait reçu mieux qu'un roi, et Yves se décida à entreprendre le voyage. Il passa trois mois d'hiver à New-York, Boston et Chicago, fut fêté partout, et devint un grand "favori" parmi la société américaine. Ses moindres croquis faisaient prime ; il ne pouvaient suffire à exécuter tous les portraits qu'on lui demandait et qui lui étaient grassement payés. Il revint à Paris avec une centaine de mille francs en portefeuille.

Alors il se dit qu'il était temps de se dédommager de la vie de privations qu'il avait menée pendant dix ans et de se donner du plaisir. Le succès faisait couler pour lui un fleuve d'or, il y puisa largement pour satisfaire ses fantaisies. D'abord, se trouvant trop à l'étroit dans le modeste atelier de la rue Notre-Dame-des-Champs, il acheta un terrain au quartier Monceau et y fit construire un hôtel dont le prix, naturellement, dépassa de beaucoup le capital qu'il avait rapporté d'Amérique ; mais ayant la certitude de gagner, quand il le voudrait, cent mille francs par an au bas mot, il n'hésita pas à emprunter au Crédit Foncier une grosse somme pour payer les entrepreneurs et les tapissiers. Au bout de six mois, l'hôtel fut prêt ; il le meubla somptueusement. On le rencontrait maintenant chaque jour à l'Hôtel des Ventes, surenchérissant vaillamment pour raffler de merveilleuses tapisseries du seizième siècle, des chefs-d'œuvre de l'ébénisterie du dix-huitième, de rarissimes faïences et des japoneries de la bonne époque.

Rien ne lui semblait ni trop beau, ni trop cher. Avant passé brusquement de la pauvreté à la fortune, il ne se rendait plus compte de la valeur de l'argent, et une vaniteuse gloriole le poussait à épater les camarades.

Quand l'hôtel fut aménagé et embelli à son gré, il y donna une fête, une pendaison de crémaillère, à laquelle il invita le Tout-Paris lettré et mondain. Les cartes d'invitation—de curieuses eaux-fortes—portaient qu'on ne serait reçu qu'en travesti, en domino ou tout au moins avec le manteau vénitien. Dans le hall, un orchestre de Tziganes jouait des tsardas fougueuses pour souhaiter la bienvenue aux arrivants.

Yves Cormier, en splendide costume de seigneur vénitien, recevait ses hôtes sur les marches du large escalier qui conduisait à l'atelier, où l'on dansait. Là se coudoyaient des journalistes, des comédiennes fameuses, des hommes politiques, des gens de finances et des académiciens ; on y voyait aussi des peintres, mais en petit nombre et triés sur le volet. Un second orchestre, dissimulé parmi des plantes exotiques, occupait une loggia qui communiquait avec l'atelier, et d'où se répandaient en ondes sonores les mélodies entraînant des valses. Un souper par petites tables termina cette fête très réussie dont les journaux parlèrent pendant huit jours. Yves était devenu l'homme à la mode ; on publiait ses bonnes fortunes ; des photographies, le représentant en costume de travail dans son luxueux atelier, s'étaient en vedette aux vitrines des librairies d'art et des marchands de gravures.

Quelque temps après sa fête, place de la Madeleine, il aperçut le vieux peintre Hugues Le Chantre, qui descendait de l'impériale d'un omnibus. Il méditait déjà de faire un crochet afin d'éviter un abordage, quand Le Chantre vint lui taper sur l'épaule.

—Eh bien ! dit-il de son ton gouailleur, on ne reconnaît donc plus les camarades ? Est-ce parce que vous ne m'avez pas invité à votre redoute ?... Mon cher, rassurez-vous, je ne vous en garde pas rancune. Je comprends très bien que vous m'ayez oublié. Je ne suis pas l'homme des salons, et je ne vais que dans les bals où je peux fumer ma pipe... Tout de même si je n'ai pas assisté à votre soirée de gala, du moins j'en ai entendu parler : il paraît qu'elle était chouette, très réussie... Bigre, vous faites bien les choses, vous autres les jeunes peintres à la mode ! Deux orchestres, les Tziganes, des fleurs partout, un souper où quatre cents personnes pouvaient se goberger à l'aise... C'est tout à fait princier et Renaissance ; on se serait cru chez les Médicis, et on ne vous appellera plus qu'Yves le Magnifique !... Par exemple, l'addition a dû monter à un joli total !... Enfin, vous avez voulu montrer aux Parisiens que les artistes d'aujourd'hui ne sont pas des pingres et peuvent aller de pair avec les

grands seigneurs... C'est très bien ça, moi, je serais prudent et je serrerais les freins... Si fécondes qu'elles soient, les poules aux œufs d'or ne pondent pas toujours. A présent que vous êtes dans le train, ayez quelque part, sous la forme d'un honnête banquier, un bas de laine où vous déposerez la moitié de vos gains. De cette façon, vous pourrez lâcher le métier quand ça vous plaira, et vous reposer sur un oreiller ouaté de sécurité... Vous me direz que c'est le vieux jeu, mais c'est tout de même le seul qui soit sûr...

Yves l'écoutait avec un clair sourire dédaigneux. Il se borna à répondre assez sèchement :

—Merci du conseil, mon cher, j'économiserai quand je n'aurai plus de dents et que je serai vieux.

Là-dessus il serra distraitemment la main du père Le Chantre et pirouetta sur ses talons.

Il continua insoucieusement sa vie de travail et de plaisir. Il était resté un enragé piocheur et abattait méthodiquement sa besogne. Il exécutait deux ou trois tableaux en un mois. Puis quand il avait gagné une grosse somme, il se payait de princiers voyages en Algérie ou au Pôle-Nord. L'or coulait comme de l'eau entre ses doigts. Il était de ces artistes qui comme beaucoup de femmes, ont la dangereuse faculté d'oublier les choses passées et de ne jamais prévoir le lendemain. Il sentait en lui la même force, la même facilité de production ; il jouissait pleinement de son succès et se disait que cela durerait toujours.

Cela dura quinze ans—De nos jours, avec notre besoin d'émotions nouvelles, avec la mobilité de nos idées, la vivacité de nos emballements et notre dilettantisme inquiet, en quinze années le goût public se transforme. Ceux qui goûtaient le réalisme sentimental de Cormier disparaissaient peu à peu et faisaient place à des amateurs préoccupés d'une autre formule d'art. De jeunes générations de peintres envahissaient les Salons annuels et y montraient des œuvres à la fois plus compliquées et plus hardies. Des critiques tapageurs, agressifs, intransigeants, acclamaient les jeunes talents, au nom d'une esthétique nouvelle et démolissaient sans respect ni pitié les peintres en possession de la notoriété. Pour eux, la peinture telle que l'avaient comprise les gens d'avant 1870 devenait "vieux jeu." Le modernisme d'aujourd'hui faisait paraître ridicule et "pompière" le modernisme d'autrefois. En art, ce qui a été conçu et exécuté en vue de satisfaire le goût du jour est fatalement condamné à n'avoir que la beauté du diable et à rapidement vieillir.

On raffolait maintenant des peintures symboliques, des sujets étranges entrevus comme à travers un brouillard. On s'engouait des toiles de la jeune école anglaise ; on s'amourachait des primitifs italiens et les snobs n'avaient plus à la bouche que les noms de Botticelli et de Burne-Jones ; ils ne juraient que par John Ruskin, sans du reste en avoir lu une ligne.

Les Américains, à leur tour, s'étaient lassés de semer leurs dollars dans les ateliers français. Après avoir été pour les Etats-Unis le grand marché de peinture contemporaine, Paris avait cédé la place à Londres. Les Yankees achetaient maintenant des Millais, des Watt, des Orchardson, et commençaient même à s'intéresser à la production de leurs propres peintres. Yves Cormier, qui d'habitude se plaignait d'être dérangé par les marchands de tableaux, se voyait peu à peu obligé de se dérouter pour leur offrir ses toiles. Encore bien souvent revenait-il bredouille. Au salon, la foule passait indifférente devant ses scènes bretonnes ; la critique ne parlait plus de sa peinture, ou si elle citait son nom, c'était pour le qualifier de quelque épithète irrévérencieuse. Les plus bienveillants lui jetaient une mention comme une aumône, et l'engageaient pertidement à prendre sa retraite.

"C'est une crise qui passera !" pensait Cormier, et il continuait de mener son train ordinaire ; mais la crise ne passa point, au contraire, elle s'aggrava. Un jour, à l'Hôtel des ventes, Yves entendit adjudger pour trois cents francs *Un Retour du Pardon de Sainte-Anne*, qu'il avait jadis donné pour trois mille francs à un amateur dont on vendait la collection après décès.

Ce fut pour lui un funèbre son de cloche, et il s'en revint mélancolique à son hôtel. Cette injuste froideur, cette soudaine dépréciation de ses œuvres lui semblaient inexplicables. Il était tenté de l'attribuer à une méchante conspiration ourdie contre lui par des envieux et des ennemis inconnus. "Je n'y comprends rien, se disait-il exaspéré, je ne peins pas pourtant plus mal qu'il y a dix ans !..." Et il avait raison : sa peinture était la même qu'autrefois, agréable à l'œil, claire, spirituelle et d'une facture soignée, mais c'était toujours la même note, et cette note avait cessé de plaire. Il ne s'en apercevait pas, le malheureux, et il se battait les flancs pour ramener le public à lui. Il était pourtant obligé de constater qu'en dépit de ses efforts, la source des recettes tarissait, tandis que les dépenses courantes se maintenaient au même niveau. Peu à peu, les mémoires s'amoncelaient dans ses tiroirs. Les fournisseurs impayés devenaient aigres et menaçants. Son atelier, jadis si fréquenté, était maintenant solitaire ; les tintements du timbre résonnaient plus souvent pour annoncer la visite d'un créancier que celle d'une belle dame désireuse d'avoir son portrait ; les billets protestés à l'échéance faisaient la boule de neige